
278.023
VOL 11
GET YER YA-YA'S OUT
«l'âge d'or» des
ROLLING STONES
DECCA

GET YER YA-YA'S

Historiquement. nous allons voir ce qui s'est passé entre la sortie de *Let it Bleed* (Janvier 1970) et celle de *Sticky Fingers* (30 avril 1971). Au point de vue du style, ce disque appartient à la «période» *Let it Bleed - Ya-Ya - Sticky* qui a suivi le renouveau de *Beggars' Banquet* et qui se termine après *Sticky*, *Exile on Main Street* n'étant pas exactement dans le même esprit.
Le 11 mars 1970, One Plus One, le film de Jean-Luc Godard, sort aux États-Unis, sous le titre «Sympathy for the Devil» et passe un peu par-dessus la tête du public.
Après la sortie de Performance, fin août, ils reprennent le collier des tournées et parcourent l'Europe pour la première fois depuis avril 67. En En première partie les bluesmen à qui ils doivent tant, Buddy Guy et Junior Wells, la tournée commence en Suède et les emmènera un peu partout; les 22, 23 et 24 octobre ils seront à Paris, au Palais des Sports de la Porte de Versailles, pris d'assaut et ultra-comble à chaque concert.
Quelques jours avant, à Rome, il leur est arrivé une histoire ennuyeuse: soi-disant ils ont cogné un photographe et lui ont cassé son appareil; très probablement les choses ne se sont pas exactement passées de cette façon, mais célébrité oblige, ils sont condamnés (Keith et Mick) à verser 900.000 lires chacun de caution, pour pouvoir quitter l'Italie. Comme d'habitude, ils sont systématiquement plus mal traités que la moyenne des gens par la Justice : demander une telle somme est absolument délirant.
Juste après la tournée c'est le film des frères Maysles ''Gimme Shelter'' qui sort; ce sera probablement le film qui marchera le mieux à cause de raisons morbides, comme d'habitude (Altamont).
On parlait depuis quelque temps d'une installation du groupe en France, pour des raisons plus ou moins fiscales; il faut dire qu'en Angleterre, au-dessus de certaines sommes, les impôts sont de 100 pour cent (et parfois même de 110 pour cent). Comme par ailleurs, ils aiment bien notre beau pays, Mick surtout, qui comprend et parle le français, ils louent chacun une maison dans le Midi et c'est là à Saint Tropez, que Mick épousera Bianca le 12 mai.



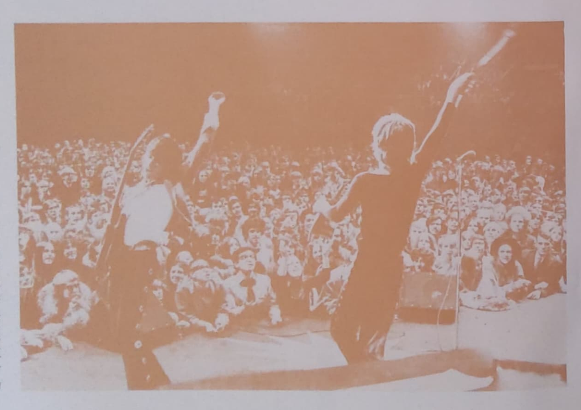
Aujourd'hui (1973) Mick a trente ans, puisqu'il est né en 1943. Il a annoncé bien souvent son intention de se retirer. «A trente ans, je veux arrêter de chanter; je ne sais pas ce que je ferai mais une chose est sûre : j'abandonnerai ce qui concerne la musique». Que va-t-il faire? Quoi qu'il arrive : MERCI MICK, MERCI LES ROLLING STONES.
«J'ai rencontré Mick il y a un an à Los Angeles; on a parlé business et «hip» business, et rock'n' roll''. C'est Jann Wenner, le directeur de «Rolling Stone» qui parle dans le journal anglais OZ, début 1969, et que dit-il de si surprenant? Tout simplement qu'il vient de s'associer avec Jagger, à 50-50 pour faire l'édition anglaise de «Rolling Stone». Ça semble d'ailleurs normal, avec un titre pareil. Leur société s'appellera «Invisible Ink Printing Industries».
Non, non, il ne voit pas de problème à chroniquer un album des Stones dans le futur. Bien sûr, ils auront leur mot à dire dans la direction générale du journal, mais ça ne va pas devenir un organe de fan club.
On ne parle plus de cela maintenant (1973) et il semble que cette nouvelle n'ait jamais été trop confirmée. Il paraît que C.B.S. aux États-Unis, a de l'argent dans «Rolling Stone»; en Angleterre, c'est peut-être Mick, peut-être pas, mais c'est un bon exemple de la façon dont un artiste qui a du succès peut placer son argent.
En principe, ce disque a été enregistré par Glyn Johns au Madison Square Gardens de New York, en novembre 1969; en fait, il semble qu'il l'ait été au moins en partie à Paris, si l'on écoute attentivement Honky Tonk Women.
Il est produit par les Stones et Glyn Johns. La photo originale du recto, reproduite ici au verso, est de David Bailey.
C'est le premier disque des Stones où Mick Taylor joue; il y a d'ailleurs de très bons chorus de lui. «Stew» est au piano, et c'est un des rares cas où on l'entend assez abondamment.
Tout le début est un collage de plusieurs introductions des «MC» (Masters of Ceremonies) c'est-à-dire des présentateurs, dans quelques concerts récents.
Jumpin' Jack Flash est d'une précision super (c'est un progrès parce qu'ils n'ont pas toujours été aussi précis que çà) plus, même, que sur le single.
Intermède du pantalon : «Oh!» dit Mick, très pudiquement «j'ai perdu un bouton de mon falzar,... vous ne voulez pas que mon falzar tombe, hein??» et on attaque sur «Carol», très bonne version, surtout pour la guitare, suivie de «Stray Cat Blues», dans une atmosphère plus «bluesy» et sur un tempo plus lent que dans «Beggar's Banquet».
Love In Vain - (arpèges acoustique de Keith, pas très bien accordé (?). Solo électrique Mick Taylor.
Midnight Rambler - Mick à l'harmonica (faux départ). La version de Bleed était plus cool.
Note : et c'est ici que le disque démarre pour de bon : Mick ne peut pas se retenir, il veut attaquer, il veut chanter, il tire des petits riffs de son harmonica et piaffe comme un cheval qui attend le départ.
Ce morceau est vraiment fait pour être joué en public : plus on le connaît

par cœur, plus il vous tire de votre siège.
Seconde face : Une fille réclame *Paint it Black*, mais c'est «*Sympathy for the Devil*» qui commence. Le solo de Keith est un de ses tout meilleurs.
Live with me. Il n'y a pas Bobby Keys au sax, alors qu'il était sur Bleed : sa partie est tenue par la guitare.
Little Queenie (Chuck Berry) version super; c'est une version pratiquement meilleure que celle de Chuck lui-même. Stew y est en valeur. Mick dit «Charlie est bon ce soir, hein?» *Honky Tonk Women* ! C'est ce morceau qui fait penser qu'au moins une partie du disque a été enregistrée à Paris puisque Mick change les paroles, et chante : «Je me balade sur les boulevards de Paris, aussi nu que le jour où je mourrai... les marins sont charmants à Paris, je n'arrive pas à les oublier...
Street fighting man enfin : intensité stratosphérique; ce que joue Keith ici est un « délice - spécia-a-all » et l'on se prend à penser qu'il n'y a pas un morceau sur cet album qui ne soit pas meilleur que les versions studio enregistrées précédemment.
Alors que certains se demandaient, après la tournée « Est-ce que mon enthousiasme n'a pas été exagéré par l'hystérie ambiante, par la publicité autour des Stones et tout çà? »; ce disque apporte la réponse définitive.
Il prouve au contraire, que ces craintes étaient injustifiées car, bien plus que la bande sonore d'un concert, il présente quelque chose se rapprochant d'une jam où les Stones joueraient pour leur plaisir, aussi à l'aise que dans leur maison.
On ne peut plus douter, après l'avoir entendu, qu'ils ne sont pas seulement des maîtres de la provocation scénique, mais aussi des maîtres-musiciens.
Alors que la plupart des enregistrements « live » ont quelque chose de gêné, d'embarrassé dans leur volonté d'être « artistiques », la musique ici, est tellement *dure* et *violente* qu'elle en devient presque désincarnée et absolue.
La conception de l'enregistrement est d'ailleurs de celle de « Got live » qui faisait un peu disparaître la musique derrière les bruits de foule. Glyn Johns, à qui il faut rendre hommage encore une fois, s'est amélioré, lui aussi.

Michel Toporkoff

STONES ET CINEMA

Gimme Shelter a fait 60 000 entrées en France.
Le «metteur en scène», Albert Maysle, veut faire sa devise de la phrase de Bacon «La contemplation des choses telles qu'elles sont, sans erreur ou confusion, sans substitution ou imposture est, en soi-même, une chose plus noble que toute une moisson d'inventions».
C'est donc un adepte, un des meilleurs de «cinéma-vérité»; il essaie de montrer les choses comme elles sont. «Gimme Shelter» c'est avant tout la tournée américaine, avec de longues séquences au Madison Square Gardens de New York, le tout conduisant à la préparation du concert d'Altamont et au concert lui-même. Tout ce qui concerne la préparation est passionnant : on y voit les avocats, surtout Marvin Belli (ex-avocat de Ruby l'assassin d'Oswald (l'assassin de Kennedy) et les big businessmen, qui n'ont rien à faire du Rock sinon qu'on y gagne de l'argent, et toutes les tracasseries policières.
C'est un film fantastique : on est sur scène *à côté* de Mick, on le voit *lui* jouer avec la foule alors qu'il est terrorisé, on le sent bien.
(Voir aussi article Jean-Marie LEDUC au disque précédent).
Ned Kelly a également été décrit sur le disque précédent.
One Plus One : C'est le film de Godard, il est sorti aux États-Unis sous le titre Sympathy for the Devil et est avant tout intéressant pour nous, parce qu'on y voit les Stones faire (pas répéter mais *faire*) *Sympathy for the Devil*, ils créent l'arrangement dans le Studio.
Mick n'aime plus trop en parler, à cause du reste, constitué par une histoire assez obscure, très politique avec des passages incroyables d'un noir assis sur une poubelle et lisant du Eldridge Cleaver.
On y voit des choses fantastiques pour nous : Brian dans son coin, Nicky Hopkins et, surtout, Mick montrant les accords aux autres, guitare à la main ; Keith à la basse.
Si Mick a changé d'avis — avant la sortie, il disait "Godard est un type bien, il est groovy, j'ai vu tous ses films» (ce qui n'est probablement pas exact), et après, «Godard ne nous a jamais dit un mot ou expliqué quoi que ce soit; il me fait penser à du champagne éventé. C'est un con... C'est sûrement à cause du montage qui n'a pas dû lui plaire.»
Performance. Dirigé par Donald Cammell (en Angleterre).







C'est une histoire policière, mais beaucoup plus que ça en fait. Pour résumer l'intrigue, il s'agit de Chas (James Fox) un gangster qui est obligé de se cacher. Il va se réfugier chez Turner, une pop-star plus ou moins en retraite (Mick) qui va l'amener à se défoncer et à comprendre la vie d'une autre façon.
Sous-jacente à tout le film, il y a une description des comportements sexuels de Chas et de Turner qui sont opposés : Chas est l'homme décrit par Play-Boy et autres revues, agressif, il ne conçoit l'amour que comme une autre forme de violence ; Turner au contraire est bi-sexuel et prend son pied comme il vient. Cela crée une tension entre eux deux jusqu'à ce que finalement (au travers de l'acide?) Chas comprenne.
Mais il se fait tuer, à la fin parce que d'une certaine façon, il *doit* mourir.
Warner, la maison de production, avait sorti Woodstock dès que le film avait été prêt, mais ils avaient hésité au sujet de « Performance », car ils ne savaient pas très bien s'il aurait du succès; on disait, d'autre part, que lors des projections-test, il y aurait eu un certain scandale.
Ceci peut s'expliquer, en un sens, et pourtant, ce qu'il y avait de dispersé, d'étiré, dans « Woodstock » se retrouvait, en mille fois plus concentré, dans « Performance » : on y fait la démonstration que chacun peut être changé, pas seulement en surface mais tout à fait profondément, par un courant, par une forme d'énergie qui passe et qu'il suffit de percevoir pour être « branché ».
Dès le début, Chas a une identité, celle qu'il connaît et croit définitive; il n'arrête pas de dire : « Je sais qui je suis », et se voit comme un membre de la société aussi respectable que les autres : il se sert du même déodorant que son avocat, ses « collègues » discutent de « cette jeunesse dépravée », comme le ferait un bon bourgeois, il est toujours habillé de façon impeccable et fait sa culture physique tous les matins : le vrai jeune cadre dynamique.
Jagger, lui, n'a pas les cheveux courts mais très longs, et teints en rouge pour qu'on ne le reconnaisse pas; il vit dans une maison retirée, décorée de façon baroque, pleine de tentures, de tapis, de bibelots et d'animaux empaillés.
Un personnage du film dit de lui « Turner ne peut pas voir la réalité en face »; cela peut être exact mais c'est aussi sa plus grande force : par son maquillage et son style de vie, il manifeste qu'il a découvert l'irréalité profonde de la vie, qui n'est qu'une représentation théâtrale (« Performances ») : « Rien n'est vrai, et tout est permis » suggère-t-il, et, par étapes, Chas finit par comprendre. Il comprend d'abord que tout le rituel « mâle » des gangsters, cette mythologie des armes et de la force recouvrent des tendances homosexuelles cachées mais profondes, il découvre que lui aussi, comme chacun, a des pulsions masculines *et* féminines.
On nous laisse supposer qu'il a été aidé dans cette transformation par une expérience hallucinogène, au cours de laquelle il voit Tuner/Jagger en Big Boss du gang, dicter une circulaire : « Je me souviens de toi, en 1956, à Hemlock Road, tu étais un gosse aux allures de minet, tout habillé en cuir, et toi, là, ne serais-tu pas le taré qu'on voit partout sur les affiches? Quant à toi, mon vieux, est-ce vrai, ce qu'on dit, que ta fille s'envoie tous les flics du quartier? Allons, allons, Messieurs, tout ce que je recherche, c'est votre amour sincère... »
Finalement, Performance est le premier film à recréer une expérience de la drogue de façon intelligente, à faire saisir, surtout, que par elle, on peut parvenir à reconstituer le réel d'une autre manière, plus profonde et plus vraie; c'est l'histoire, en un sens, d'une conversion quasi-religieuse, des fausses valeurs et des idées reçues à une réalité d'ordre supérieur.

FACE 1

JUMPIN' JACK FLASH 3'13
(Jagger, Richard)
Ed. Essex

CAROL 3'35
(Berry)
Ed. Arc music

STRAY CAT BLUES 3'35
(Jagger, Richard)
Ed. Essex

LOVE IN VAIN 4'50
(trad. arr. Jagger, Richard)
Ed. Essex

MIDNIGHT RAMBLER 8'32
(Jagger, Richard)
Ed. Essex

FACE 2

SYMPATHY FOR THE DEVIL 5'45
(Jagger, Richard)
Ed. Essex

LIVE WITH ME 2'58
(Jagger, Richard)
Ed. Essex

LITTLE QUEENIE 4'10
(Berry)
Ed. Arc music

HONKY TONK WOMEN 3'00
(Jagger, Richard)
Ed. Essex

STREET FIGHTING MAN 3'47
(Jagger, Richard)
Ed. Essex

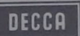
Produced by **Rolling Stones & Glyn Johns**

L'AGE D'OR
DES ROLLING STONES

Vol. 1	278.009	Carol
Vol. 2	278.014	Not fade away
Vol. 3	278.015	Time is on my side
Vol. 4	278.016	Satisfaction
Vol. 5	278.017	After math
Vol. 6	278.018	Got live if you want it
Vol. 7	278.019	Between the buttons
Vol. 8	278.020	Their satanic majesties request
Vol. 9	278.021	Beggar's banquet
Vol. 10	278.022	Let it bleed
Vol. 11	278.023	Get yer ya-ya's

Collection réalisée par MICHEL TOPORKOFF

Photo couleur recto : Claude Gassian/Mediapresse
photo couleur verso : Decca
photos noires : Cl. Gassian - Decca



DECCA

(B)
278.023

'GET YER YA-YA'S OUT!'

The Rolling Stones in concert

Imp. A.R.E.A.C.E.M., 84
Made in France